

Bullets over Broadway
Avec Woody, on ne sait jamais
Bullets over Broadway, États-Unis, 1994, 99 minutes

Maurice Elia

Number 175, November–December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59408ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (1994). Review of [Bullets over Broadway : avec Woody, on ne sait jamais / *Bullets over Broadway*, États-Unis, 1994, 99 minutes]. *Séquences*, (175), 36–36.



Dianne Wiest
et John Cusack

Bullets over Broadway

Avec Woody, on ne sait jamais

Il est clair que le personnage de John Cusack dans *Bullets over Broadway*, c'est Woody Allen lui-même, et que celui joué par Jennifer Tilly, l'irritante, l'agaçante, l'exaspérante Olive Neal, est une variante exagérée de Mia Farrow ou comment mettre à bout la patience de l'artiste qui essaie de faire quelque chose de plausible et de concret. Voilà pour la petite histoire.

Sans entrer dans le détail, précisons que le film couvre en gros les trois thèmes habituels du cinéaste: la vie, l'art et le rôle de l'artiste, avec une particularité inédite, celle d'être produite par Sweetwater Films, la compagnie qu'il vient de créer et que dirige son amie de toujours, la productrice Jean Doumanian.

Woody producteur indépendant. Woody distribué par Miramax.

Les temps changent. Même lui a changé. Bien que son film soit, en dépit des modes, du pur Woody, enrubanné de décors inouïs et d'extraordinaires costumes signés Jeffrey Kurland.

Bullets over Broadway est un film visuellement riche où chaque image est amoureusement remplie d'objets, de couleurs, de refrains de Jerome Kern ou de Richard Rodgers, de personnages à la fois touchants et forts. Peut-être la poésie qui adoucissait *Radio Days* est-elle un peu absente ici, mais le thème ne s'y prête pas. L'évocation d'une époque demeure cependant tout aussi innocente et romantique à souhait.

Le style? Il n'a sans doute pas changé, si l'on exclut ses deux derniers films, *Husbands and Wives* et *Manhattan Murder Mystery*, tournés avec sur l'épaule, une caméra tourbillonnante de modernité. Ici, c'est le retour à la comédie franche, dans laquelle on essaie au maximum d'éviter les mouvements d'appareil. On fixe la caméra et on multiplie les plans. C'est ainsi que brillent d'un éclat rutilant les grosses limousines luisantes dans les nuits mouillées des années 20, que les fleurs, les boiseries participent subtilement au rythme et qu'une importance délibérément appuyée est donnée à tous les personnages secondaires comme la très marginale Venus, la grosse bonne noire qui passe régulièrement à l'arrière-plan et qui n'hésite pas à mâcher quelques mots bien pesés sur ses patrons.

Dans cette histoire de dramaturge débutant qui, en pleine Belle Époque, voit sa pièce lui échapper à cause d'un truand qui s'improvise auteur dramatique, le burlesque fait son entrée dans l'univers allenien, associé cette fois aux aspects les plus fondamentaux du vaudeville. Le récit est formidablement équilibré, et l'on sent agréablement monter les moments forts, mais il s'agit de moments forts tels qu'on les concevait à l'époque, avec le temps qui glisse subtilement autour, comme une chanson de Cole Porter.

Avec *Bullets over Broadway*, Woody Allen se rend compte enfin qu'une histoire, ça se raconte de A à Z, et non seulement à coups de petites vignettes charmantes et drôles, tendres et sucrées, à la nostalgie légère. Absolument tous les personnages créés ici sont singulièrement attachants, particulièrement celui de Cheech, le «véritable artiste» qui, sous les traits de l'ex-

lent Chazz Palminteri (*A Bronx Tale*), fait une prestation remarquable.

Avec Woody, on ne sait jamais. Lorsqu'il se met à écrire un scénario, il sait au tout début qu'il tient une bonne idée. Puis, lentement, cette idée s'amincit, diminue, se réduit d'elle-même à sa plus simple expression. Mais avant de disparaître totalement, minuscule mais forte, l'idée emprunte de nouveaux chemins et atterrit sur la feuille blanche sous la forme d'un scénario en bonne et due forme. C'est très probablement ce qui a dû se passer avec *Bullets over Broadway*, où les personnages et les situations apparaissent un peu comme s'ils surgissaient de la coulisse d'un théâtre ou de derrière le rideau. C'est ce qui donne à la production ce charme propre aux classiques de la scène, qui court tout au long du film, enrichi de magnifiques plans-séquences (les tête-à-tête entre Dianne Wiest et John Cusack, à Central Park, le porte-cigarettes de l'une et les lunettes de l'autre; la scène du bain turc). La séquence finale est indicative de ce processus. Cusack arrive sous le balcon de Mary-Louise Parker (*Roméo et Juliette*), il sait qu'elle est avec un autre homme qu'elle n'aime pas, que c'est plutôt lui, sous son balcon, qu'elle aime vraiment (*Cyrano*). Et, ainsi, en présence d'une voisine à sa fenêtre qui donne ses propres commentaires sur la scène (*le public*), le message est livré dans son entité toute crue: est-ce que l'on tombe plus volontiers amoureux de l'artiste ou de l'homme qui se cache derrière? l'artiste crée-t-il véritablement son propre univers moral et a-t-il tendance à s'y réfugier un peu trop souvent pour échapper aux problèmes trop terrestres de la vie quotidienne?

Sont-ce là des questions qui tourmentent l'artiste à chaque minute de sa vie? Difficile à affirmer, mais dans le cas de Woody Allen, c'est depuis toujours le noyau de sa recherche cinématographique et de sa propre découverte de la vérité individuelle. Félicitons-le donc de sa persévérance.

Maurice Elia

BULLETS OVER BROADWAY

— Réal.: Woody Allen — Scén.: W. Allen, Douglas McGrath — Photo: Carlo Di Palma — Mont.: Susan E. Morse — Mus.: chansons de Carmichael, Gershwin, Hammerstein, Hart, Porter, Rodgers ... — Son: James Sabat, Frank Graziadei — Déc.: Santo Loquasto, Tom Warren — Cost.: Jeffrey Kurland — Int.: John Cusack (David Shayne), Jennifer Tilly (Olive Neal), Chazz Palminteri (Cheech), Dianne Wiest (Helen Sinclair), Tracey Ullmann (Eden Brent), Mary-Louise Parker (Ellen), Jim Broadbent (Warner Purcell), Jack Warden (Julian Marx), Rob Reiner (Sheldon Fender), Harvey Fierstein (Sid Loomis), Joe Viterelli (Nick Valenti) — Prod.: Robert Greenhut — États-Unis — 1994 — 99 minutes — Dist.: Alliance.